

L'EPOPEE DES CROISADES

René Grousset

L'EPOPEE DES CROISADES



Editions Phoenix

Collection Histoire

© Phoenix France

15 rue des Halles 75001 Paris

ISBN : 978-2-493131-07-2

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Image de couverture : *Bataille d'Ascalon, 12 août 1099, Victoire de Godefroy de Bouillon sur le vizir Afdal*, après restauration, ensemble Schnetz Jean Victor (1787-1870) Photo © RMN-Grand Palais (Château de Versailles) / © Gérard Blot

PREFACE

René Grousset né à Aubais dans le Gars en 1885. Il est le fils de Louis-Xavier-Grousset, également appelé René Grousset, historien et poète français ancien élève de l'École normale supérieure.

Après une licence d'histoire à l'université de Montpellier, il devient rédacteur au bureau des bâtiments civils à l'administration des Beaux-Arts.

Lorsque la Première Guerre mondiale éclate, il est réquisitionné et sert en tant que sergent au 81^e régiment d'infanterie. Il est blessé en 1915 mais continue de servir en tant que brancardier.

Après la guerre, il est nommé professeur d'histoire et de géographie à l'École des langues orientales, puis chargé de cours à l'École libre des sciences politiques et à l'École du Louvre. Déjà à cette époque, René Grousset entretient une fascination particulière pour l'Orient. Il devient par la suite conservateur au musée du Louvre puis au musée Guimet en 1929. Il continue ses responsabilités dans les musées parisiens en devenant directeur du musée Cernuschi en 1933. En 1935, il devient secrétaire du Journal asiatique, une publication fondée en 1822 dans le but de promouvoir les études orientalistes.

Parmi ces nombreux travaux historiques, l'historien est notamment récompensé par l'Académie française en 1930 qui lui décerne le prix Bordin pour *Sur les traces de Bouddha*. Il obtient également le grand prix Gobert en 1935 pour son œuvre centrale sur les croisades *Histoire des croisades et du royaume franc de Jérusalem*, ainsi que le prix Louis Barthou en 1944. Afin de proposer une version plus synthétique de sa monumentale histoire des croisades en trois volumes, René Grousset publie en 1936 l'*Epopée des croisades*. Destinée à un public plus large, cette étude devient également une référence sur la période des croisades.

Il est l'une des cinq personnes élues le 14 Février 1946 à l'Académie française lors de la première élection groupée de cette année visant à combler les places vacantes laissées par la période de l'Occupation. Il remplace André Bellessort au fauteuil n°36. Il joue également un rôle dans l'administration de l'Encyclopédie de la Pléiade en dirigeant les volumes *Histoire universelle*.

Il meurt le 12 Septembre 1952 à Paris et est enterré au cimetière du Montparnasse.

René Grousset est une référence pour ses études historiques des cultures orientales. Nous invitons toutefois les lecteurs à faire preuve de sens critique et à replacer l'œuvre dans le contexte de l'utopie colonialiste des années 1920-1930.

O. Franoux

Chapitre 1

LE PAPE DEFENSEUR DE L'EUROPE

Urbain II



orsque, dans les derniers jours de juin 1095, le pape Urbain II passa d'Italie en France pour y prêcher la première croisade, nul, semble-t-il, ne se doutait encore de l'objet de son voyage. Avant de rendre public le projet qui devait bouleverser le monde, ce Champenois voulait reprendre contact avec sa province natale et se recueillir sous les voûtes du monastère de Cluny où avait rêvé sa jeunesse. Aussi bien les voix qui montaient de cette terre étaient-elles éminemment faites pour le confirmer dans sa résolution, si même ce n'était pas elles qui lui en avaient inspiré la première idée. N'était-ce pas de Cluny qu'étaient parties, avec le grand mouvement de pèlerinages du XI^e siècle, les premières expéditions pour délivrer du joug musulman les chrétientés espagnoles ? Quand Urbain, qui s'appelait encore Eude de Châtillon, n'avait qu'une vingtaine d'années, n'avait-il pas vu en 1064 son compatriote Ebles de Roucy prendre avec la chevalerie française de l'est le chemin des Pyrénées pour aller chasser les Arabes de l'Aragon ? Fidèle à ces souvenirs comme à l'exemple de son prédécesseur Grégoire VII, Urbain, une fois devenu pape, avait en 1089 lancé lui-même sur les routes d'Espagne une autre expédition française, composée en majorité, celle-là, de chevaliers du midi. Or, la *reconquista* espagnole à cette date, c'était déjà comme les grandes manœuvres de la croisade.

Comment Urbain II décida-t-il d'étendre à l'Orient la guerre de délivrance commencée à l'Occident extrême ? Pour répondre à cette question, il nous faudrait suivre le grand pape en ses méditations solitaires quand, du palais du Latran, de son exil de Salerne ou des fenêtres de Cluny, en ces années du XI^e siècle finissant, il promenait son regard sur le monde.

L'Islam, surgi quatre cents ans plus tôt des sables de l'Arabie, couvrait maintenant, de la Syrie à l'Espagne, près de la moitié de l'ancien territoire romain, et le berceau du christianisme était toujours en son pouvoir. Un moment il y avait un siècle de cela on avait pu croire que la Terre Sainte allait en être délivrée. C'était quand l'empire byzantin, par un redressement inattendu et dans une grande revanche contre les Arabes, les avait relancés jusqu'en Syrie. En 969 la ville d'Antioche avait été ainsi rendue au

christianisme. En 975 l'empereur Jean Tzimiscès, un des plus glorieux souverains de l'histoire byzantine, avait traversé en vainqueur la Syrie entière et tenu sa cour sous les murs de Damas. De là il avait pénétré sur la terre sacrée de Galilée. On l'avait vu, à la tête des légions « romaines », venir prier sur les bords du lac de Tibériade, épargner en souvenir de la Vierge les habitants de Nazareth, monter en pèlerinage sur la montagne de la Transfiguration, au Thabor. Peu s'en était fallu qu'il ne poussât, comme il en manifestait l'intention, jusqu'à Jérusalem ; mais l'obligation où il se trouva d'aller combattre les garnisons arabes, restées maîtresses des ports libanais, l'avait arrêté dans sa marche et, après s'être senti si près du but, il était revenu mourir à Constantinople, sans avoir délivré la ville sainte. La persécution que peu après, en 1005, le khalife du Caire avait exercée contre le Saint-Sépulcre avait rendu plus visible aux yeux de la chrétienté cette carence des armes et de l'Église byzantines. Byzance avait décidément laissé échapper la gloire d'attacher son nom à la croisade...

La situation empira ensuite avec l'apparition des Turcs. Arabes et persans, les anciens maîtres de l'Islam oriental avaient depuis longtemps perdu sous l'influence d'une civilisation raffinée leur combativité première. Les Turcs, au contraire, race militaire par excellence, endurcis par des siècles de nomadisme et de misère dans les âpres solitudes de la Haute Asie, allaient apporter au monde musulman une force neuve. Le jour où en 1055, date mémorable dans l'histoire de l'Asie, le chef d'une de leurs hordes sortie de la steppe kirghize, Toghrul Beg le Seldjoukide, entra à Bagdad et s'imposa au khalife arabe comme vicaire temporel et sultan, superposant ainsi à l'empire arabe un empire turc, quand, avec lui, les Turcs furent devenus la race impériale du monde musulman, tout fut changé. La conquête musulmane, depuis deux siècles arrêtée, reprit son cours. Le futur Urbain II, encore moine de Cluny, dut sans doute entendre raconter par les pèlerins comment les Turcs seldjoukides, après d'effroyables ravages, venaient d'enlever à l'empire byzantin la vieille terre chrétienne d'Arménie. Bientôt, une nouvelle plus terrible devait lui parvenir, celle du désastre de Malazgirt.

Un dernier soldat énergique, l'empereur Romain Diogène, venait de monter sur le trône de Byzance. Au printemps de 1071, avec une centaine de mille d'hommes, parmi lesquels de nombreux mercenaires normands, il voulut délivrer l'Arménie des Turcs. Le chef des Turcs, Alp Arslan, « le lion robuste », deuxième sultan de la dynastie seldjoukide, se porta à sa rencontre. Le choc eut lieu près de Malazgirt, au nord du lac de Van, le 19 août 1071. Dans cette journée décisive, Romain fut trahi par ses lieutenants. Resté seul avec une poignée de fidèles, il se défendit en héros jusqu'à ce que blessé, son cheval tué

L'EPOPEE DES CROISADES

sous lui, il fut fait prisonnier et conduit à Alp Arslan qui du reste le traita avec honneur. Ce furent les Byzantins qui, lorsqu'il fut rendu à la liberté, lui firent, par haine politique, crever les yeux.

La défaite de Malazgirt, trop peu mentionnée dans nos manuels, fut un des pires désastres de l'histoire européenne. Cette bataille livrée au cœur de l'Arménie eut comme conséquence, dans les dix ans, la conquête des trois quarts de l'Asie Mineure par les Turcs. Il est vrai que les progrès des Turcs furent aidés par l'incroyable absence de « patriotisme chrétien » des généraux byzantins qui se disputaient le trône. Ce fut l'un de ces prétendants qui en 1078, crime insigne contre l'Europe, appela lui-même les Turcs comme alliés et les installa à ce titre à Nicée, près de la Marmara, en face de Constantinople. Trois ans après, un cadet de la famille seldjoukide mettait les Byzantins à la porte et fondait, avec Nicée comme capitale, un royaume turc particulier d'Asie Mineure, noyau de notre Turquie historique. Pendant ce temps en Syrie d'autres chefs turcs enlevaient Jérusalem aux Arabes d'Égypte (1071) et Antioche aux Byzantins (1085). Sous le troisième sultan seldjoukide, Malik Chah (1072-1092), l'empire turc s'étendait de Boukhara à Antioche. Malik Chah, le petit-fils des nomades sortis des profondeurs de l'Asie Centrale, vint en 1087, en un geste curieusement symbolique, tremper son sabre dans les eaux de la Méditerranée.

Ces événements, dont les premiers se déroulent sous le pontificat d'Urbain II (1088-1099), eurent en Occident un retentissement profond. L'effondrement de l'empire byzantin après Malazgirt, son absence de réaction devant la prise de possession de l'Asie Mineure par la race turque et par l'islamisme imposèrent à l'Occident la conviction que devant une telle défaillance, pour sauver l'Europe directement menacée, les nations occidentales se devaient d'intervenir. Nos vieux chroniqueurs ne s'y sont pas trompés. Guillaume de Tyr verra dans le désastre de Malazgirt l'éviction définitive des Grecs comme protagonistes de la chrétienté, la justification historique de l'entrée en scène des Francs pour remplacer ces partenaires hors de jeu. De fait il était temps d'aviser. De Nicée où l'Islam avait pris pied, il pouvait à tout instant surprendre Constantinople. La catastrophe de 1453 pouvait se produire dès les dernières années du XI^e siècle. Comme allait le proclamer Urbain II, ce fut un des motifs qui le déterminèrent, quatorze ans après la prise de Nicée, à entreprendre la prédication de la première croisade. Point n'est besoin, pour expliquer une telle résolution, d'imaginer un appel direct de l'empereur byzantin Alexis Comnène. Le sentiment qu'avait Urbain de ses devoirs comme guide et défenseur de la chrétienté suffit à éclairer sa politique. Politique aux larges vues s'il en fut jamais, qui, du haut

LE PAPE DEFENSEUR DE L'EUROPE

du trône pontifical dressé à Clermont-Ferrand, embrassait aussi bien Jérusalem où les guerres entre Égyptiens et Seldjoukides avaient abouti à de nouveaux massacres de chrétiens, que la question des Détroits, « le bras Saint-Georges », comme on disait alors, toujours sous la menace d'un coup de main turc.

Le 27 novembre 1095, dixième jour du concile de Clermont, Urbain II appela donc toute la chrétienté aux armes, appel du pontife à la défense de la foi menacée par la nouvelle invasion musulmane, appel du véritable héritier des empereurs romains à la défense de l'Occident, de la plus haute autorité européenne à la sauvegarde de l'Europe contre les conquérants asiatiques, successeurs d'Attila et précurseurs de Mahomet II. Le cri de « Dieu le veut ! » répondit de toutes parts à sa proclamation, repris par Urbain lui-même qui en fit le cri de ralliement général et demanda aux futurs soldats du Christ de se marquer du signe de la croix. La « croisade » était née, idée en marche qui allait lancer princes et foules jusqu'au fond de l'Orient. L'idée croisée du concile de Clermont ne peut se comparer à cet égard qu'à l'idée panhellénique du congrès de Corinthe en 336 avant Jésus-Christ, qui avait lancé Alexandre le Grand et toute la Grèce à la conquête de l'Asie.

L'appel d'Urbain II, l'ordre de mobilisation européenne de 1095, arrivait à son heure. S'il avait été lancé quelques années plus tôt, si les armées de la croisade avaient débouché en Asie, non pas, comme elles allaient le faire, en 1097, mais sept ou huit ans auparavant, quand le grand empire turc unitaire des Seldjoukides était encore debout, le succès eût sans doute été beaucoup moins assuré. Mais à l'heure où Urbain dressait l'Europe contre l'Asie, le sultan seldjoukide Malik Chah venait de mourir (15 novembre 1092), et son empire, comme naguère l'empire de Charlemagne, venait d'être partagé, au milieu d'épuisantes luttes de famille, entre ses fils, ses neveux et ses cousins. Les fils du grand sultan n'avaient conservé que la Perse dont ils devaient pendant plusieurs années encore se disputer les provinces. Ses neveux, deux frères ennemis eux aussi, étaient devenus rois de Syrie, le premier à Alep, le second à Damas. L'Asie Mineure enfin, de Nicée à Konya, formait sous un cadet seldjoukide un quatrième royaume turc. Tous ces princes, malgré leur parenté, étaient trop divisés entre eux pour faire bloc contre un péril extérieur. Arrive la croisade, ils l'affronteront isolément et, plutôt que de s'entraider à temps, se feront battre les uns après les autres.

Sans doute Urbain II ne connaissait-il pas le détail de toutes ces querelles, mais il ne pouvait, informé comme il l'était par les pèlerins, en ignorer le

L'EPOPEE DES CROISADES

principal. Dans tous les cas, il faut convenir que pour la réalisation de son grand projet, l'heure s'annonçait singulièrement opportune. La croisade, survenant dans un Islam en plein désarroi, au milieu d'une dissolution d'empire, allait bénéficier des mêmes avantages que naguère en Occident les invasions normandes survenant en pleine décadence carolingienne.

Sur quel concours Urbain II pouvait-il immédiatement compter ?

Ne pouvant abandonner Rome pour se mettre lui-même à la tête de la croisade, il songea, pour diriger celle-ci, à un prélat qui, ayant accompli le pèlerinage de Terre Sainte, connaissait bien la question d'Orient, à l'évêque du Puy Adhémar de Monteil, choix excellent, la haute sagesse d'Adhémar devant, comme nous le verrons, maintenir la cohésion indispensable entre tant de tumultueux féodaux. Autant que les conseils d'Adhémar, l'expérience clunisienne du pape lui fit ensuite jeter les yeux sur ceux des barons français du midi qui avaient déjà mené la guerre sainte en Espagne. De ce nombre était le comte de Toulouse Raymond de Saint-Gilles qui avait pris part en 1087 à l'expédition contre Tudela. La piété de Raymond, sa déférence envers les autorités ecclésiastiques le firent répondre avec ferveur à l'appel du pontife. Après l'assemblée de Clermont, Urbain séjourna auprès de lui, dans le comté de Toulouse, de mai à juillet 1096, et un dernier concile, tenu alors à Nîmes, acheva l'œuvre commencée à Clermont. Par là, comme nous l'annoncions tout à l'heure, la croisade se soudait directement à la *reconquista*.

En même temps que sur les barons du midi, déjà accoutumés en Espagne à lutter contre les Maures, Urbain II pouvait compter sur les Normands des Deux-Sicules, ses amis de longue date, puisque c'était chez eux qu'il avait naguère à Salerne trouvé refuge, lors de sa lutte contre l'empire germanique. L'histoire de l'établissement de ces étonnants aventuriers dans l'Italie méridionale depuis plus d'un siècle n'avait été d'ailleurs à bien des égards qu'une croisade avant la lettre, croisade pleine de profits autant que d'héroïsme, car c'était sur les Arabes comme sur les Byzantins qu'ils avaient conquis le pays. Événements assez récents : c'était en 1072 seulement que le chef normand Robert Guiscard avait réussi à chasser les derniers Arabes de Palerme. Les Normands, ici, représentaient donc l'avant-garde de la latinité à la fois contre l'Infidèle et contre l'hérétique grec. Déjà, du reste, ils avaient franchi le canal d'Otrante, afin de poursuivre le Byzantin dans les Balkans avant de relancer le musulman en Asie. De 1081 à 1085, Robert Guiscard et son fils Bohémond avaient porté la guerre en plein territoire byzantin, conquis une

partie de l'Épire et de la Macédoine, poussé leurs armes de Durazzo à l'hinterland de Salonique. La mort de Robert avait amené leur retraite, mais Urbain II devait trouver en eux des auxiliaires prêts à partir. Pour Bohémond, héritier du rêve oriental de son père Robert Guiscard, la croisade, à laquelle il va joyeusement adhérer, ne sera en effet que la reprise, sous un prétexte pieux, de l'expédition manquée de 1081.

Urbain II trouvait en Italie d'autres appuis tout désignés : Pise et Gênes. La vie de ces deux communes maritimes était depuis deux siècles une lutte de chaque jour contre les flottes arabes. Pise avait été pillée deux fois en 1004 et 1011 par les corsaires arabes. Aidés par les Génois, les Pisans avaient énergiquement réagi. En 1015, ils avaient chassé les Arabes de la Sardaigne. En 1087, au signal donné par le pape Victor III, prédécesseur d'Urbain II, leurs escadres, unies à celles de Gênes, étaient allées attaquer la Tunisie. Pisans et Génois avaient alors pris la capitale tunisienne, Mehdia, où ils avaient délivré une multitude de captifs chrétiens. Nous verrons l'appui décisif que les flottes pisanes, génoises et vénitiennes prêteront à la croisade dont elles ravitailleront les armées sur la côte de Syrie et qu'elles aideront à conquérir les ports. Urbain II, qui devait comprendre l'importance de ce facteur, s'était fait accompagner au concile de Clermont par l'archevêque de Pise Daimbert, le même qui conduira quatre ans plus tard une flotte en Syrie et deviendra le premier patriarche de Jérusalem délivrée.

Tels étaient les concours auxquels Urbain II devait immédiatement songer pour la réalisation de la croisade. D'après ses premiers calculs, une armée unique devait se mettre en mouvement, composée surtout des chevaliers du midi de la France, sous la direction d'Adhémar de Monteil et de Raymond de Saint-Gilles. Mais déjà l'ébranlement causé par la prédication de la croisade se répercutait de proche en proche, notamment dans la France du nord où on voyait se croiser le comte de Vermandois Hugues le Grand, frère du roi de France Philippe Ier, le comte de Normandie Robert Courte-Heuse, fils de Guillaume le Conquérant, le comte de Flandre Robert II. Dans les futurs Pays-Bas, en terre d'Empire, se croisaient aussi le duc de Basse-Lorraine, c'est-à-dire de Brabant, Godefroi de Bouillon, ainsi que son frère, resté de mouvance française, Baudouin de Boulogne. Le nombre des Croisés devint bientôt si grand qu'il fallut les laisser s'organiser en quatre armées distinctes, par groupes régionaux. D'autre part, l'enthousiasme des foules allait susciter en elles un élan désordonné et, bien avant que les troupes régulières fussent prêtes, lancer sur la route de Constantinople une croisade populaire à laquelle reste attaché le nom de Pierre l'Ermite.

L'EPOPEE DES CROISADES

Ce dernier mouvement ne répondait guère aux vues d'Urbain II dont toute l'activité révèle un plan mûrement réfléchi, un profond génie politique et, autant qu'une pensée forte, le sens inné de l'organisation ; mais on ne soulève pas l'Europe, on ne bouleverse pas la face du monde sans entraîner de remous... Ce qui reste à l'actif d'Urbain, c'est d'une part l'idée de la croisade, d'autre part son succès. Vers 1090, l'Islam turc, ayant presque entièrement chassé les Byzantins de l'Asie, s'appêtait à passer en Europe. Dix ans plus tard, non seulement Constantinople sera dégagée, non seulement la moitié de l'Asie Mineure sera rendue à l'hellénisme, mais la Syrie maritime et la Palestine seront devenues colonies franques. La catastrophe de 1453, qui était à la veille de survenir dès 1090, sera reculée de trois siècles et demi. Et tout cela sera l'œuvre voulue et consciente d'Urbain II. Au geste du grand pape, barrant la descente du fleuve, le cours du destin va être arrêté et brusquement refluera.

Chapitre 2

LA CROISADE POPULAIRE

Pierre l'Ermite

Parmi les prédicateurs qui répandirent dans les masses l'idée de croisade, le plus connu est assurément Pierre l'Ermite. Tel que les chroniqueurs nous l'ont décrit, nous le voyons encore avec sa petite taille, sa maigreur, son teint brun, vêtu d'une robe de bure et allant, sur son âne, de ville en ville, de hameau en hameau, pour adjurer les populations de prendre la croix. Son éloquence ardente et rude soulevait les foules et déjà sa physionomie était déformée par la légende. Ne racontait-on pas qu'il s'était rendu naguère en pèlerinage au Saint-Sépulcre où, dans un songe, le Christ lui aurait ordonné d'aller trouver le pape en vue de la délivrance de Jérusalem ? Ainsi la figure de l'humble ermite, qui dans son zèle et son enthousiasme se consacrait de tous ses moyens à la réalisation du projet pontifical, se substituait quelque peu à la figure d'Urbain lui-même. Le danger était que son action se substituât aussi à celle du pape. Nous avons vu combien mûrement réfléchies avaient été les décisions d'Urbain, combien toute sa conduite dénotait un profond sens politique. Or voici qu'à la voix de Pierre l'Ermite, les masses populaires, hommes, femmes et enfants, sans élimination préalable des non-combattants, sans attendre qu'Urbain II ait eu le temps de les organiser et de les encadrer, sans attendre l'armée des barons, se mettaient en marche vers Constantinople. Du Berri où Pierre avait commencé sa prédication, de l'Orléanais, de la Champagne et de la Lorraine où il l'avait continuée, le mouvement gagna le Rhin. Le 12 avril 1096, quinze mille pèlerins environ arrivèrent avec lui à Cologne, pauvres gens qui, à chaque apparition de ville à l'horizon de la route, demandaient naïvement si c'était là Jérusalem. Leur hâte de voir la ville sainte était telle que plusieurs d'entre eux partirent en avant-garde, sous la conduite d'un simple chevalier surnommé Gautier-sans-avoir, jusqu'à Constantinople où ils attendirent d'ailleurs l'arrivée de leurs compagnons.

Pierre l'Ermite, avec le gros de la croisade populaire, traversa à son tour l'Allemagne, la Hongrie et l'empire byzantin, mais au cours de cette longue marche il ne put imposer aux siens un minimum de discipline. Avec plus de charité que de prudence, il avait accepté dans sa troupe beaucoup de vagabonds, voire de gens sans aveu, même d'anciens criminels qui cherchaient, en prenant la croix, à obtenir la rémission de leurs fautes. Ces pécheurs mal convertis eurent vite fait de revenir à leurs mauvais instincts. Pillards ils étaient, pillards

ils se retrouvèrent. Ce fut ainsi qu'ils saccagèrent Semlin en territoire hongrois et Nisch en territoire byzantin. Ils provoquèrent bientôt une réaction sévère des autorités byzantines qui massacrèrent plusieurs milliers d'entre eux et encadrèrent étroitement le reste dans la descente de Nisch sur Constantinople.

Pierre l'Ermite atteignit Constantinople le 1er août 1096. L'empereur byzantin Alexis Comnène, qui le reçut en audience, lui conseilla avec beaucoup de sagesse de ne pas traverser le Bosphore pour aller combattre les Turcs avant l'arrivée de la croisade seigneuriale. Il fit camper les compagnons de Pierre sous les murs de la grande ville en leur assurant le ravitaillement nécessaire. Mais ici encore les éléments douteux admis par le trop confiant Ermite ne purent s'empêcher de piller. Devant leurs excès Alexis Comnène, craignant pour la sécurité de sa capitale, fit passer tous les pèlerins en Asie où il leur assigna comme séjour, en attendant l'arrivée des barons, la place forte de Kibotos sur la rive méridionale du golfe de Nicomédie, près de la frontière gréco-turque. Une fois là, malheureusement, la tentation était forte pour eux de commencer immédiatement la guerre sainte. Pierre l'Ermite et Gautier-sans-avoir, à qui le contact des réalités avait appris bien des choses, cherchèrent à empêcher cette folie. Mais ils étaient tous deux complètement débordés. Le 21 octobre 1096, les pèlerins, profitant d'une absence de Pierre, parti pour Constantinople, marchèrent sur Nicée, la capitale turque. Marche exécutée dans le plus grand désordre et qui eut l'épilogue qu'on pouvait imaginer. A trois kilomètres d'Hersek les malheureux pèlerins furent surpris et massacrés en masse par les Turcs. Gautier-sans-avoir resta au nombre des morts. Sur vingt-cinq mille hommes, trois mille seulement purent regagner le territoire byzantin.

Malgré la pitoyable fin de son équipée, Pierre l'Ermite a mérité par son zèle et sa foi de rester une des figures populaires de l'histoire des croisades. On ne saurait en dire autant de ses émules allemands, Volkmar, Gottschalk et Emich de Leisingen. Ce dernier n'était qu'un chevalier-brigand et tous trois avaient une singulière façon de se préparer à la guerre sainte. Avant de partir, Emich se mit à massacrer les Juifs de Rhénanie. Les évêques rhénans ayant pris ces malheureux sous leur protection, les bandes d'Emich, à Mayence et à Worms, donnèrent l'assaut aux évêchés. Ces abominables pratiques eurent le châtement qu'elles méritaient. Les soi-disant pèlerins ayant continué leurs pillages en traversant la Hongrie, le roi de Hongrie en fit exécuter un grand nombre et le reste se dispersa.

Négligeons l'écume ainsi soulevée par la vague des croisades, pour suivre désormais la Croisade elle-même, la seule qui mérite ce nom, celle de Godefroi de Bouillon et de ses émules.

Découvrez la suite de *L'Épopée des Croisades* en achetant le livre !



TABLE DES MATIERES

PREFACE.....	1
<i>Chapitre 1</i> LE PAPE DEFENSEUR DE L'EUROPE.....	3
<i>Chapitre 2</i> LA CROISADE POPULAIRE.....	11
<i>Chapitre 3</i> LA PREMIERE CROISADE	13
<i>Chapitre 4</i> LE FONDATEUR DU ROYAUME DE JERUSALEM.....	37
<i>Chapitre 5</i> CONSOLIDATION DE LA CONQUETE	71
<i>Chapitre 6</i> L'EQUILIBRE ENTRE FRANCS ET MUSULMANS	89
<i>Chapitre 7</i> LA DEUXIEME CROISADE	105
<i>Chapitre 8</i> LE MODELE DU ROI FRANC.....	113
<i>Chapitre 9</i> LA PREMIERE EXPEDITION D'EGYPTE.....	125
<i>Chapitre 10</i> VERS LE DRAME DES CROISADES.....	135
<i>Chapitre 11</i> LE DESASTRE DE TIBERIADE.....	151
<i>Chapitre 12</i> LA TROISIEME CROISADE	165
<i>Chapitre 13</i> CHAMPENOIS ET POITEVINS.....	183
<i>Chapitre 14</i> LA CINQUIEME CROISADE	189
<i>Chapitre 15</i> UN PELERINAGE SANS LA FOI.....	197
<i>Chapitre 16</i> UNE CROISADE DE POETES	221
<i>Chapitre 17</i> LA CROISADE D'UN SAINT	225
<i>Chapitre 18</i> EPILOGUE	239
<i>Annexe</i> SAINT LOUIS ET LES ALLIANCES ORIENTALES	249

Editions Phoenix

Collection Histoire

1. *Histoire de France*, Jacques Bainville
2. *Napoléon*, Jacques Bainville
3. *Clovis*, Godefroid Kurth
4. *Histoire de la Révolution Française*, François-Auguste Mignet
5. *Charlemagne*, Arthur Kleinclausz
6. *Jeanne d'Arc*, Henri Wallon
7. *Le Siècle de Louis XIV*, Voltaire
8. *L'Épopée des Croisades*, René Grousset
9. *Philippe Auguste et son temps*, Achille Luchaire
10. *Vercingétorix*, Camille Jullian
11. *La Monarchie de Juillet*, Sébastien Charléty



<https://editions-phoenix.fr/>